

cathie barreau

l'oiseau blanc

l'œil ébloui

© *Felbloui*, 2023

ISBN: 978-2-490364-36-7

La marée est haute dans la rue Redcliffe. Une à une les portes se sont ouvertes, se sont refermées en claquant. Maintenant, dans leur aveuglement, les maisons en ont assez. Ce pauvre petit violon continue, déchirant note après note – il y a un étrange, un éblouissant nuage blanc au-dessus des maisons et une flaque de bleu.

KATHERINE MANSFIELD
Journal, 1918

L'oiseau-rêveur de nuages passerait par-dessus les mers, non plus criant, affamé, pour attraper du poisson et donner sang nouveau aux muscles de ses ailes à qui le repos n'est pas permis, mais devenu contemplatif, aux ailes marquées de nuages clairs, par un pouvoir d'intense interpénétration, de mimétisme délicieux manifestant ainsi entre autres choses qu'il les voit comme les hommes, et qu'il les regarde avec le même plaisir admiratif, donnant au ciel de la sorte une harmonie qu'il n'a encore jamais eue.

HENRI MICHAUX
En marge d'« En rêvant des peintures énigmatiques », 1914

Si la géographie et les problématiques de l'eau évoquées dans le roman sont inspirées des études et des événements qui ont eu lieu sur les côtes Atlantique de la France, le hameau est une fiction, sa configuration une invention, et les personnages sont imaginaires.

SOUVENT, UNE MASSE DE NUAGES GRIS de Payne couvre le ciel. Les yeux ne s'y attardent pas si ce n'est vers une bande rosée qui ourle l'horizon du marais, capte le regard et souligne ce qui sépare terre et cieux. Des gouttelettes montent des boues vers l'air qui se charge ainsi d'humides vapeurs, retombent en bruine sur les prés, effaçant le lointain ; mais là non, tant la clarté du ruban se précise et marque une pause dans le mouvement de l'atmosphère trempée.

C'est janvier. La terre de bri s'accroche aux brodequins quand on marche le long du bot dominant les canaux et les prairies à l'herbe épaisse et noyée. On n'éprouve pas le froid de l'hiver, celui qui glace, fige le paysage et le corps sur des chemins craquants. On hume plutôt une brise incongrue qui irait mieux dans les mois de mars ou même d'avril quand, le temps d'un petit matin, il en revient aux gelées éphémères et sournoises qui surprennent les nichées, les fleurs des pommiers et celles des vignes alors que dans la pleine journée resplendit la lumière réchauffant la saison.

Une troupe de grues invisibles fait entendre ses trompettes bavardes qui résonnent vers le sud derrière une digue enserrant le marais asséché, plus tard inondé sous les pluies de printemps. Quatre hérons piétinent avec précaution dans le petit canal, taches claires et mouvantes sur les eaux sombres. On s'étonne des cigognes de retour déjà, leurs dos blancs repérés dans les hautes herbes fanées en direction du village, déployant leurs ailes pour un vol court et bas comme un saut dansé entre elles deux. Plus loin, des aigrettes s'effrayent et s'élèvent dans le ciel où des mouettes semblent perdues à quelques kilomètres de l'océan.

Quand on tente de traverser par le communal, les chaussures s'imbibent de limon chargé d'argile, de sable, d'alluvions à peine décomposées. Alors on rebrousse le chemin dont les arbres têtards laissent voir le site à l'envers et découvrent ce que les branches fournies cachent l'été. On ne reconnaît pas le paysage, on situe mal les maisons basses au loin puis le grand nid des cigognes. On est désorienté deux secondes avant que la carte ne vienne à l'esprit et replace l'achenal, les talus et les fossés dans un dessin précis fait de lignes droites, parfois arrondies, qui forment des méandres dont les petits canaux et les mares apparaissent et disparaissent selon les saisons.

Ici et là, les oiseaux blancs s'affairent d'une rigole à l'autre, parsèment le soir de virgules élégantes et lumineuses qui ne veulent pas s'éteindre tout comme la ligne de ciel clair au loin blanchit désormais, qu'on surveille en se retournant par instants. Les deux cigognes ont regagné leur nid là-haut, observent alentour puis glissent le bec dans leurs plumes et se tournent l'une vers l'autre d'un geste qu'on prendrait pour de la tendresse. Le jour traîne comme il sait le faire à ces latitudes, même en hiver. On quitte à regret les bruits des oiseaux, des vents légers, des clapotis des canards discrets et des mulots nageurs. Une dernière halte et un regard sur l'univers qui va se couvrir d'obscurité emplissent les poumons du rythme large du pays.

On sait que la paix ne descend pas sur les marais bruissant de vie et de mort, de vie surtout. On sent un grand calme en soi le temps d'une nuit, éloignant les inquiétudes et les mesures effrayantes des eaux, des migrations perturbées et de l'air tiède. La beauté du lieu perdure et domine, dessine et crée un tableau changeant à l'infini où le ciel et les terres longues et gorgées forment un seul monde.

PREMIÈRE PARTIE

LE PAYS

ATHABASCA

On m'appelle Lucas. Je suis de retour dans le marais depuis quatre saisons.

J'avais quitté le lac Athabasca au mois d'août. Ces jours de préparation du voyage, je mis de l'ordre dans la maison de rondins. J'allais y retrouver, croyais-je, mes outils, mes tricots de laine et mon manteau en peau, mes livres, mon fusil, les bûches rangées pour l'hiver. Je confiai ma vieille Land Rover à Dave de la station-aérodrome et j'imaginai la reprendre, celle-là ou une autre. Je ne faisais pas de plan, je devais revenir dans plusieurs semaines. C'était une escapade en France, là où j'étais né, là où j'avais besoin d'entendre parler français. Il y avait pourtant quelque chose dans l'ombre qui saisissait que c'était la dernière fois, celle de l'amour, des bras et du souffle d'une femme que je pensais garder toujours, celle d'une piste que j'empruntais de temps en temps pour aller à Stony Rapids, celle d'un café dans la lumière d'une après-midi d'automne et des musiques qu'on y joue et des bières qu'on y boit.

Sakari ne me vit pas quitter les lieux. Elle avait emmené mon chien et il m'arrive de penser qu'ils vivent tous deux dans ma maison. Sakari avait toujours été une femme seule, belle et sauvage, loin des siens, non pas entre deux cultures

mais dans la sienne propre, construite de ses mains, de son corps sur les bords du lac et des mélèzes. Elle chassait et elle jouait sur un violon venu des États. Elle faisait le guide pour les Américains pendant les mois de chasse et partait à Vancouver à la fin de l'hiver. Elle s'installait chez moi et j'adorais la voir alors préparer les conserves de poisson qu'Archie nous apportait de sa pêche. Elle nourrissait le feu, s'occupait du chien, cuisinait un peu de viande qu'elle rapportait de la chasse avec ses clients. Son corps se mouvait avec fermeté. Il y avait dans sa féminité une virilité, une musculature qui trahissait l'âpreté des marches longues et du port d'outils et de sacs. Quand elle quittait ses habitudes de chasse, je voyais sa nuque lâcher les aguets et ses yeux noirs sourire vers moi avec une tendresse insoupçonnable quelques instants auparavant. Elle ne lisait jamais, ni mes livres en français, anglais, espagnol, ni les journaux que je rapportais parfois. Je supposais qu'elle ne savait pas lire, elle n'en disait rien, elle n'avait pas d'adresse internet. Elle utilisait peu son téléphone, seulement afin de rejoindre l'aéroplane qui attendait pour la chasse. Elle parlait peu, elle riait souvent avec un visage ouvert en rejetant ses longs cheveux en arrière. Elle se taisait aussi des jours entiers et son silence était apaisant. Puis elle disparaissait, femme sans terre, et je retrouvais une liberté qui m'allait bien pendant quelque temps. Si elle ne revenait pas dans les semaines suivantes, je l'espérais. Il y eut des mois où j'avais trop attendu pour la recevoir avec gentillesse. Je m'étais endurci, cogné contre moi-même dans la grande solitude de la forêt et des mines, dans les travaux sur l'eau indomptable, dans les rapports envoyés loin. Le whisky me réchauffait et me laissait embrumé et insatisfait. Sakari et nos libertés, voilà bien ce qui toute ma vie aura tangué en moi, l'attachement et cette ivresse de choisir seul, d'aller seul.

Dans chaque pays où j'ai vécu, je me suis installé comme si j'y étais né, comme si tout était familier et naturel. Je cherchais toujours ce qui m'était proche, connu. Même loin, dans une culture si différente de notre coin d'ouest océanique du bout de la France, je trouvais une couleur, un vieux magasin, un accent, une lumière, l'odeur de cuisine du dimanche midi, un port, une douce chaleur de printemps, le bruit des vagues, les mains d'un pêcheur, et tout cela me ramenait ici, à L'Île-d'Oie, mon village, ou dans les salines, ou dans la ville et ses bateaux. Un vieil homme en costume des années cinquante dans une rue de Beyrouth me rappelait les photos de mon grand-père ; celle d'un Indien Déné penché sur sa barque au bord d'un lac où j'habitais m'entraînait ici chez nous. Toutes ces sensations réveillées s'imposaient à mon esprit. Souvent, je les chassais comme une fantaisie sans importance, une dé-mangeaison que l'on gratte et qu'on oublie. Loin de s'estomper, les images et les souvenirs furtifs, sournois, se faisaient plus nombreux au fil des années. Un matin, dans une rue de Grenade, alors que j'arrivais du Canada en Europe cet été-là, j'avais croisé deux femmes qui parlaient français dans un rythme que je reconnus, c'était celui des filles de l'Ouest. Et me retournant pour les observer, leurs silhouettes légères, leurs cheveux châtain et l'aisance discrète de leur allure, je me sentis transporté de façon fulgurante chez moi. J'oubliais tous les voyages, toutes les maisons habitées et même les êtres que j'avais cru aimer. Un seul pays me revenait, toujours neuf parce que changeant comme le ciel, mon pays, le marais de mon enfance. Ce que je prenais pour un rêve, des souvenirs prénants, des images et des sensations indélébiles, s'est transformé en désir fort de vivre ici, dans ce qui est précisément mon rêve d'un vrai pays. On y vit les mystères des hommes, les combats et les révélations insolites.

Il m'arrive pourtant d'avoir envie de partir encore. J'imagine une maison loin, un jardin dans la chaleur ou une rivière gelée que je traverse pour rejoindre ma cabane. J'y suis l'instant d'une insomnie, d'une nostalgie de lieux à demi rêvés. Il suffit d'une météo maussade et d'un silence trop long sur les canaux et les salines, d'un horizon éteint où je ne vois plus rien qui puisse m'émerveiller, pour que je construise tout ce qui fait un départ, l'abandon de la maison de mon grand-oncle Lucien, le voyage, la lumière que j'imagine ailleurs, la grandeur des paysages, les ruelles de villes sublimées. Mais, on le sait, l'envers du sublime, c'est le monstrueux. Combien je l'ai éprouvé avec une naïveté, une candeur de jeunesse qui parfois me rattrape comme si j'étais encore vierge des vies lointaines de toutes ces années passées. Entre deux extrêmes d'un continent, du lac Athabasca et ses mines à McGill Nord Montréal, de Grenade Espagne à Jbeil Liban, se mêlaient la beauté de l'horizon et la peur du pays meurtri, l'amour intense – l'amour est-il autrement qu'intense? – et la violence du chagrin ou de l'indifférence peu à peu en soi. On s'habitue à un paysage. Pourtant je m'émerveille chaque jour dans mon pays d'enfance retrouvé, dans les eaux libres au-delà des chenaux et des tracés construits depuis des centaines d'années, la mer repoussée, les rivières domestiquées. Certaines nuits, comme moi, tout cela prend le large; certains matins, tout a disparu, ne restent que l'océan, le déluge.